

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 5

Artikel: Quand finit la jeunesse : [suite]
Autor: Marcel, Etienne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189662>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans ces sortes de jugements, la volonté des juges était tout, le reste n'était rien. S'agissait-il d'absoudre un accusé puissant, seul à comparaître devant le tribunal ? on lui faisait manier, en guise de barre rougie au feu, un vulgaire bâton fumant, peint en rouge. Fallait-il, au contraire, soumettre deux rivaux à une épreuve sérieuse ? le malheureux, condamné d'avance, brûlait ses mains nues au contact du fer incandescent, tandis que l'ami des juges ne ressentait aucune douleur, sa peau ayant été protégée par une préparation dont le tribunal avait seul le secret.

QUAND FINIT LA JEUNESSE

VII

Quelques minutes après, le médecin entra, et ne tarda pas à se prononcer sur l'état de la petite malade. L'enfant, assura-t-il, avait eu une convulsion, et, pendant la dentition, ces sortes d'accidents ne sont pas rares. Il fallait appliquer des sinapismes, baigner le front d'eau froide, veiller constamment près du berceau, en faisant toutefois le moins de bruit possible. Gabrielle assura que l'on exécuterait ponctuellement ces prescriptions, parce qu'elle y veillerait elle-même. Mais déjà la petite était moins oppressée, plus calme, et, bientôt après elle s'endormit.

Cette fois, elle sommeilla longtemps, sa mère resta auprès d'elle, encore un peu émue, inquiète et fatiguée, mais heureuse au fond du cœur, et ayant oublié, comme par l'effet d'un charme, ses espérances, ses déceptions et ses angoisses de la veille, la jeunesse, le monde et le bal.

Le soleil était déjà bien haut quand la petite rouvrit les yeux. Un peu pâle encore, mais tranquille, elle suivit du regard la main qui écartait ses rideaux, et sourit à sa mère, qui se pencha vers elle et voulut l'embrasser... Mais, ô surprise ! ô joie !... Voici un beau petit point brillant, nacré comme une perle, poli comme l'émail, qui perce et qui reluit sur les gencives roses de l'enfant.

— Oh ! vite, Françoise, accourez ! Venez voir ce qu'elle a dans la bouche ! — s'écria Gabrielle, le cœur battant.

— Une dent, Madame... une dent ! Sainte Vierge, je vous remercie !... C'était là, voyez-vous, ce qui la faisait tant souffrir, la pauvre petite innocente !

— Ainsi notre Aline commence à devenir une grande fille... Voici qu'elle a sa première dent, — dit Alfred, qui venait d'entrer.

— Oui, — pensa Gabrielle, en jetant un coup d'œil sur le miroir, — elle a eu sa première dent le jour même où j'ai vu poindre ma première ride. »

Mais dans ce regard il n'y avait plus ni dépit, ni regrets, ni douleurs : rien qu'un éclat pur et joyeux qui ressemblait vraiment au sourire de l'espérance.

Et Gabrielle n'eut plus le temps de se souvenir ni de regretter, car, avant de devenir forte et grande, la petite souffrit encore... Bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans repos, éprouvèrent la vigueur de l'enfant et le courage de la mère. Toutes deux sortirent triomphantes pourtant de ce rude apprentissage de la maternité et de la vie. Mademoiselle Aline, à un an, avait huit belles petites dents de perle ; ses joues étaient fraîches et rondes, et elle commençait à ramper. Et Gabrielle avait retrouvé son ardeur, sa gaieté et sa vivacité des beaux jours. Elle avait encore trouvé mieux que tout cela, car elle avait appris le dévouement et la tendresse.

Cependant les nuits sans sommeil, les jours sans repos, laissent leurs traces. Deux ou trois rides de plus, minces, légères, visibles à peine, se sont étendues sur

les tempes nacrées, au-dessous des beaux yeux noirs. Mais Gabrielle n'a guère maintenant le temps de se mirer ; on la voit rarement au bal, elle ne compte plus ses rides. Ce qu'elle admire comme une mère, ce qu'elle compte comme une averse, ce sont les premiers pas d'Aline ; ses premiers pas si incertains, ses premiers gestes si gracieux, ses premiers baisers si doux, trésors inépuisables, mystérieux, infinis, qui font l'orgueil, la joie, l'espoir et la beauté des mères.

ETIENNE MARCEL.

Boutades.

Un derviche rencontre un sage portant ses deux filles, chacune dans une hotte, l'une sur la poitrine, l'autre dans le dos.

— Combien y a-t-il de temps que tu portes ainsi tes filles ? demande le derviche au sage.

— Mais depuis leur naissance, répondit celui-ci, et il y a vingt ans à peu près.

— Alors tu dois être assuré de leur sagesse ?

— Ma foi ! répondit le sage, pour celle qui est dans la hotte de devant, je crois pouvoir en répondre.

L'autre jour, un rusé campagnard de Confignon (Genève) avait à entrer deux jambons en ville ; il fallait passer à l'octroi. Il les place sous le siège sur lequel il était assis.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ? lui demanda un employé de l'octroi.

— Oui, deux jambons, répondit-il en riant.

— Où sont-ils ?

— Je suis assis dessus.

— Mauvais plaisant, va ! dépêchez-vous de filer.

Le paysan ne se le fit pas dire deux fois et ses jambons ne payèrent pas l'octroi.

Une dame disait, l'autre jour, au très mondain Barbenbois :

— N'est ce pas, monsieur, qu'il y a des femmes laides qui savent pourtant se faire aimer ?

— Certainement, madame... Quand il n'y aurait que vous !...

Dans un café, quelques personnes causent politique.

Un jeune étudiant s'approche et prend part à la conversation ; ses arguments n'entrent nullement dans les vues d'un vieux grognard, qui l'apostrophe en ces termes :

— Tais-toi, à ton âge j'étais encore un âne !

— Dans ce cas, répond l'étudiant, vous vous êtes parfaitement conservé.

Calino vient acheter un almanach chez le papetier, qui lui en demande un franc.

Calino fait un calcul mental, puis, d'un ton très rond, comme quelqu'un qui veut traiter les affaires largement :

« Allons, je vous le prends à quatre-vingt-quinze centimes.

— Mais, monsieur...

— Je vous ferai observer qu'il y a déjà sur votre almanach sept jours d'écoulés, dont je n'ai plus besoin. »